

Lettre du colonel Andreï Mikhaïl Nikolai Piotr Kolianine, chef des opérations extérieures du K.G.B, remise à Vladimir Tchernikoff, le 23 août 1950, lors de son arrivée en détention en Sibérie.

Cher Camarade Vladimir Sergueïevitch Tchernikoff,

Le jour où je t'ai affecté aux missions externes, j'aurais dû me casser une jambe. J'ai pourtant été averti à de nombreuses reprises de ta stupidité, pour rester poli, mais que veux-tu, tu es le cousin de ma femme... J'ai cru bon de toujours te soutenir et je me rends compte aujourd'hui que j'ai fait une erreur grossière. Tu es con comme un samovar, mon pauvre Vladimir. Peut-être même qu'un samovar est moins con que toi. Je m'explique. Tout d'abord, le Français dont tu parles est un espion bien connu de nos services. Il travaille sur un projet ultrasecret... tellement secret que je peux, sans avoir peur de me tromper, affirmer qu'il s'agit d'une énième tentative de mise au point des transmissions télépathiques. Nous ne savons toujours pas pourquoi les Américains continuent de se passionner pour ces « recherches », d'autant que nous avons cessé depuis quelques années déjà de financer ce genre d'expériences... Mais ceci est une autre histoire.

Bref, le Français que tu connais sous son nom de code se nomme en réalité Jules Rondot. Nous le surveillons depuis longtemps. Ce que tu nous dis de lui ne nous intéresse pas, puisque tu ne nous apprends rien que nous ne sachions pas déjà. En revanche, cher camarade, pour te montrer ma bonne foi et te prouver que je n'affirme pas à la légère que tu ne sers à rien, je vais faire ton travail en t'informant de ceci : Jules Rondot t'espionne depuis son arrivée. Il intercepte toutes tes communications – y compris celles que tu ne prends pas la peine de crypter. Elles sont d'ailleurs assez nombreuses, puisque tu n'en cryptes aucune. À ce sujet, il serait bon qu'un jour tu me dises ce que le mot « secret » évoque pour toi. À considérer le fait que tu passes le plus clair de ton temps à ne rien cacher et à tout révéler, sans même que l'on te le demande, je m'interroge sur la nature des révélations que tu serais amené à faire, si d'aventure, l'ennemi décidait de te torturer. Aurais-tu encore des choses à dire, puisque tu viens de communiquer à tout ton service (par voie de courrier !) que tu te fais violer depuis de longs mois sans même te poser la question du bien

fondé d'un tel sacrifice. Je n'ose donc pas imaginer ce que tu serais prêt à avouer ou à faire, sous la contrainte. Fort heureusement pour la sécurité de notre pays, la question ne se pose plus, puisque là où tu te trouves, tu n'auras pas l'occasion de communiquer avec qui que ce soit, hormis lors des travaux forcés, où toute tentative de bavardage se solde par une sanction physique que tu auras – je n'en doute pas – l'occasion de découvrir. Cependant, je suis sûr que tu sauras apprécier la Sibérie ; il n'y fait pas plus froid qu'en Laponie, et les espions français y sont rares.

Une dernière petite chose : puisque tous nos projets sont connus de nos ennemis, grâce à toi, je t'informe que nous avions prévu une opération militaire de grande envergure dans la région que j'ai eu la très mauvaise idée de te confier. Nous avons dû y renoncer, et je suis certain que nos ennemis ont pitié de nous, après avoir passé de longs mois à rire.

Lorsque tu sortiras, je ne t'encourage pas à aller voir un spécialiste des questions psychologiques : d'autres que toi méritent d'être écoutés et traités, dès lors qu'il est question de traumatisme. Dans ton cas, c'est peine perdue. Je te conseille de ne pas mettre trop d'espairs dans ce genre de niaiseries. D'une part, tu risques de rester longtemps en Sibérie, où Freud n'a pas jugé bon de faire des émules ; et d'autre part, ton cas me semble extrêmement complexe, pour ne pas dire incurable.

Si la religion est l'opium du peuple, la psychanalyse en est la cocaïne... Non ? Je te laisse méditer cette petite réflexion toute personnelle ; le « Non ? » n'appelant pas de commentaires de ta part, tu t'en doutes.

Bien à toi, camarade.